

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

VI
(Suite)

Jusqu'au dîner, nous étions rarement ensemble. Je jouais du piano, je lisais ; Serge écrivait ou sortait de nouveau ; mais à quatre heures nous descendions au salon pour dîner. Maman quittait sa chambre et alors apparaissaient les pauvres gentilhommes, les pélerins, car la maison en hébergeait toujours deux ou trois. Suivant l'ancienne mode, mon mari, chaque jour, offrait le bras à sa mère pour aller dans la salle à manger, mais elle exigeait que je prisse l'autre, aussi ce n'est pas sans peine que nous franchissions régulièrement la porte.

Maman présidait le repas, et la conversation prenait un ton grave, sérieux et réfléchi, quelque chose de solennel. Les quelques propos plus simples que nous échangeions, mon mari et moi, apportaient seuls une diversion agréable à cette aspect solennel de nos séances gastronomiques. Parfois aussi, à propos d'opinion différente, l'entretien s'animait entre la mère et le fils ; j'éprouvais alors un plaisir très vif à ces petites discussions, dans lesquelles se faisaient sentir l'amour tendre et profonde que les deux adversaires éprouvaient l'un pour l'autre.

Après le dîner, maman s'asseyait au salon dans un grandissime fauteuil, elle coupait les derniers feuillets des derniers livres arrivés. Pour nous, nous lisions à haute voix ou nous allions nous asseoir au piano, dans le petit salon.

A cette époque, nous fîmes beaucoup de lecture ensemble, mais notre occupation fut toujours la musique, qui chaque fois faisait vibrer des cordes nouvelles dans notre cœur et nous révélait l'un à l'autre sous un jour tout nouveau.

Lorsque je jouais ses morceaux favoris, il s'asseyait sur un sofa éloigné où je pouvais à peine le voir et, par une sorte d'extrême délicatesse, il s'efforçait de cacher les impressions que certains morceaux lui produisaient.

Mais souvent au moment où il s'y attendait le moins, je me levais et courais à lui, tâchant de surprendre sur son visage les traces de son émotion, l'éclat presque

supernaturel de ses yeux voilés qu'il s'efforçait en vain de me cacher.

Il prenait parfois, à Tatiana, l'envie de venir voir si nous étions réellement dans le salon. Craignant de nous gêner, elle traversait la pièce d'un air dégagé, comme si elle ne nous voyait pas, mais je savais fort bien qu'elle n'avait aucune raison pour aller à sa chambre et en ressortir si vite.

Le soir, je revenais dans le grand salon pour servir le thé et toute la famille était de nouveau réunie. Ces assemblées importantes auprès du samovar et la distribution des tasses et des verres me troublèrent longtemps. Il me semblait toujours que j'étais indigne de ces honneurs, que j'étais trop jeune, trop étourdie pour tourner le robinet d'un aussi grand samovar, pour placer les verres sur le plateau de Nikita en disant : " Pour Piétro Pétrouitch, pour Maria Minitchna en leur demandant si c'était assez sucré, puis mettre de côté des morceaux de sucré pour la vieille bonne et les autres domestiques. " C'est bien, très bien disait quelquefois mon mari ; tout à fait une grande personne ? " et cela me troublait plus encore.

Après le thé, maman étalait sa grande patience ou priait Maria Minitchna de lui tirer les cartes. Puis elle nous embrassait tous deux et nous bénissait. Nous rentrions alors dans notre intérieur. Souvent, nous prolongions notre veillée en tête à tête jusqu'après minuit et c'était alors le meilleur et le plus doux moment de la journée.

Il me racontait son passé, nous formions des projets, nous philosophions et nous tâchions de parler bien bas afin de ne pas être entendus par Liatara Semenovna qui reposait au-dessus et qui exigeait que tout le monde se couchât de bonne heure.

Parfois aussi, ayant bien faim, nous allions rendre visite au buffet et nous obtenions par la protection de Nikita un souper froid que nous emportions dans mon cabinet et que nous mangions à la lueur d'une bougie.

Nous vivions, mon mari et moi, presque en étrangers dans cette grande vieille maison où partout se faisait sentir l'esprit sévère de l'ancien temps, de Tatiana Semenovna et les traditions de famille. Non seulement elle, mais les gens, les domestiques, les meubles, les tableaux m'inspiraient du respect en même temps, quelque effroi.

Je sentais que ni mon mari, ni

moi n'étions à notre place dans ce milieu, et qu'il fallait y vivre avec sagesse et circonspection. Je me souviens aujourd'hui que cette règle sévère et invariable et cette abondance de gens oisifs et curieux étaient inconfortables et difficiles à supporter, mais cette sorte de gêne même ne faisait que resserrer de plus en plus notre amour.

Tous deux, nous faisons en sorte de ne pas laisser deviner que quelque chose nous déplaisait. Mon mari s'efforçait au contraire de ne pas apercevoir ce qui était mal.

Ainsi le laquais de ma mère, Dimitri, un fumeur enragé, avait l'habitude, chaque jour après le dîner, pendant que nous étions au grand salon, d'entrer dans le cabinet de travail de mon mari et d'y prendre son tabac.

Il fallait voir l'air joyeusement effaré de Serge lorsqu'il s'avancait vers moi, sur la pointe du pied, me montrait des yeux le voleur et le menaçait du doigt sans que celui-ci soupçonnât le moins du monde d'être pris en flagrant délit.

Lorsque Dimitri s'en allait sans nous avoir vus, mon mari dans un accès de joie, m'embrassait et me disait que j'étais une charmante petite femme. Mais ce calme, cette tolérance, ou pour mieux dire, cette indifférence ne me plaisait pas toujours. J'oubliais que j'agissais de même et je l'accusais de faiblesse.

— Est ce donc un enfant sans volonté ? me disais-je.

— Ah ! chère amie, me répondit-il un jour que je lui laissais voir mon ennui, peut-on se montrer mécontent de n'importe quoi lorsqu'on est aussi heureux que je le suis ? Il est bien plus facile de céder soi-même que de faire céder les autres, je m'en suis convaincu depuis longtemps et aussi, qu'il n'y a pas de situation dans laquelle on ne puisse trouver le bonheur. Nous sommes si heureux, nous ! Je ne puis ni me fâcher, ni voir le mal maintenant, je ne vois plus que des choses tristes ou gaies. Du reste, " le mieux est l'ennemi du bien. " Croirais-tu que lorsqu'une sonnette résonne, lorsque j'ouvre une lettre, ou tout simplement, lorsque je me réveille, je ressens un sentiment de peur, oui j'ai peur de voir changer notre existence ? Car, nous ne serons jamais aussi heureux que maintenant !

Je le croyais alors sans le comprendre. J'étais vraiment heureux, mais il me semblait que tout devait être ainsi pour nous et n'aurait pu être autrement, qu'il en

était de même pour tous, et qu'il y avait quelque part d'autres bonheurs, pas plus grands peut-être, mais différents.

Deux mois s'écoulèrent de la sorte ; l'hiver revint avec ses froids tourbillons et bien que mon mari fût auprès de moi, je recommençais à sentir l'isolement, à sentir que la vie ne faisait que se répéter, que rien de nouveau ne s'offrait ni à lui, ni à moi et qu'au contraire, c'était comme si nous revenions en arrière.

Il s'occupa de ses affaires plus en dehors de moi que par le passé, et de nouveau il me sembla qu'il existait dans son âme un monde à part dont il m'interdisait l'entrée. Son calme imperturbable m'exaspérait. Je l'aimais tout autant qu'auparavant je n'étais pas moins heureuse de posséder son amour, mais le mien restait au même point et ne croissait plus, et en dehors de l'amour, une sensation nouvelle et inquiétante se glissait dans mon cœur.

C'était peu pour moi de continuer à aimer après avoir connu ce grand bonheur d'aimer pour la première fois. Il me fallait le mouvement, le danger, le sacrifice de moi-même pour donner des preuves de mon amour. Il y avait en moi une exubérance de forces que notre existence tranquille ne m'offrait pas l'occasion de dépenser.

Parfois j'avais des états de tristesse que je m'efforçais de lui cacher comme quelque faute, et des explosions de tendresse et de gaieté qui l'effrayaient.

Comme il l'avait fait jadis, il continuait à m'étudier, et un jour il me proposa de partir pour la ville, mais je le suppliai de ne rien faire, de ne rien changer à notre existence, de ne pas toucher à notre bonheur.

En effet, j'étais heureuse tout en souffrant de ce que ce bonheur ne m'apportait avec lui aucune peine, aucun sacrifice, alors que je sentais languir en moi toutes les puissances du dévouement et du travail. Je l'ai mais j'étais tout pour lui, mais j'aurais désiré que tous vissent notre amour, qu'on voulût m'empêcher de l'aimer et que je l'ai massé malgré tout.

Mon cerveau et mon cœur n'étaient plus occupés de cela, cependant il y avait encore la jeunesse qui aspirait au mouvement que notre vie paisible ne me permettait pas.

Pourquoi me disait-il que nous irions en ville quand j'en aurais le désir ? S'il ne m'avait rien dit